

RICARDO E. MOLINARI

# POÈMES - POEMAS

Traduction et introduction

de

BERNARD SESÉ



COLLECTION NADIR

*Edité par les soins du Centre Culturel Argentin, Paris.*

## RICARDO E. MOLINARI

### CHRONOLOGIE POÉTIQUE

- 1898 - Naissance à Buenos Aires.
- 1927 - *El imaginero* (L'imagier).
- 1929 - *El pez y la manzana* (Le poisson et la pomme).
- 1933 - *Hostería de la rosa y el clavel* (Hôtellerie de la rose et l'œillet).
- 1937 - *La Corona* (La Couronne).
- 1940 - *Odas a orillas de un viejo río* (Odes au bord d'un fleuve ancien).
- 1943 - *Mundos de la madrugada* (Mondes du petit matin).
- 1946 - *El Huésped y la melancolía* (L'Hôte et la mélancolie).
- 1949 - *Esta rosa oscura del aire* (Cette rose obscure de l'air).
- 1954 - *Días donde la tarde es un pájaro* (Jours où le soir est un oiseau).
- 1957 - *Unida noche* (Nuit unie).
- 1963 - *El cielo de las alondras y las gaviotas* (Le ciel des alouettes et des mouettes).
- 1966 - *Una sombra antigua canta* (Une ombre ancienne chante).
- 1974 - *Las sombras del pájaro tostado* (Les ombres de l'oiseau brûlé).

## INTRODUCTION

Les poèmes ici présentés sont tous extraits du livre intitulé: *Les ombres de l'oiseau brûlé* (Las sombras del pájaro tostado). Ce titre étrange et fascinant rassemble l'œuvre composée entre ces deux dates extrêmes: 1923 - 1973.

«Voici mon œuvre, le temps joué. Un vaste recueil de complexités, de doutes et d'expériences, d'apprentissage, d'exercices et de recherche intense d'un ton d'harmonie intérieure salutaire. Doux et sec...» Ainsi parle le Diseur à l'orée du Poème.

Cette sincérité spontanée et désarmante ne se dément jamais chez Ricardo E. Molinari. Qu'elle chante Buenos Aires, l'enfance, l'amitié, les choses quotidiennes, ou bien l'histoire nationale et ses héros, l'immensité des paysages, la voix de ce poète éperdument élégiaque semble toujours près de trahir un secret qui le brûle sous l'hermétisme qui le protège. «J'ai de mon rêve épars connu la nudité.» On comprend que ce vers de Mallarmé ait retenu l'attention de ce poète des confidences voilées. Les titres de ses livres en révèlent le charme subtil et violent: *Le poisson et la pomme* (1929), *Hôtellerie de la rose et l'œillet* (1933), *Jours où le soir est un oiseau* (1954)...

A cette qualité du ton Ricardo E. Molinari sait donner une grande diversité, de l'angoisse à la ferveur, de la douleur à l'émerveillement, de l'enthousiasme à la détresse. L'ombre, la rose et la fragilité: ces choses ont cependant souvent sa préférence. Hölderlin, Stefan George, Hopkins ou bien Yeats: voilà quelques uns des poètes qu'il cite. Molinari se plaît en cette société. Comme ces compagnons de l'âme, il

est aussi un grand poète de la mort, de l'amour et de l'inquiétude.

Les paysages de l'Argentine — la plaine, le soleil, le sud mélancolique, les fleuves, les forêts, les animaux et les fleurs tropicales, le vent surtout, berçant les feuilles et les oiseaux, ou bien le vent furieux déracinant les arbres — ont trouvé en Molinari un chantre pénétré de leur beauté naïve: ils font monter en lui ses mélodies les plus envoûtantes.

De l'ultraïsme à la poésie cosmique en passant par le symbolisme et le retour au classicisme, ainsi pourrait-on retracer la ligne esthétique suivie par ce poète capricieux qui se partage entre l'esotérisme et la transparence.

Il est, au demeurant, un virtuose de la forme métrique, allant avec la plus parfaite aisance de la ritournelle à l'envol épique, du *romance* au sonnet qui a sa prédilection. Il manie souvent le vers libre, sachant toujours donner à ce rythme rétif un élan et un mouvement où la liberté se conjugue toujours avec une harmonie.

Cette maîtrise élégante et puissante de la langue est la marque de ce poète: le signe qu'il impose à une inspiration diverse et multiple à l'image de la vie tumultueuse et ardente qu'il a su capter et transfigurer.

BERNARD SESÉ

**POÈMES - POEMAS**

## TABLE DES MATIÈRES

### L'HÔTE ET LA MÉLANCOLIE (1944-1946):

Ode à la nostalgie . . . . .	pag.	11
Ode de l'air et des orages . . . . .	»	15
Ode au mois de mai près du Río de la Plata . . . . .	»	23
Elégie et Qásida à la mort d'un poète espagnol . . . . .	»	29

### JOURS OÙ LE SOIR EST UN OISEAU (1954):

Odes - Quand passent les grands vols d'oiseaux dans les ciels du Sud . . . . .	»	39
Sonnets à une rose . . . . .	»	47
Barranca Yaco . . . . .	»	51
Sonnets et inscriptions		
I . . . . .	»	53
II . . . . .	»	53
V . . . . .	»	55
IX . . . . .	»	57

### LE CIEL DES ALOUETTES ET DES MOUETTES (1963):

Poèmes . . . . .	»	59
Odes à la Pampa		
Ode III . . . . .	»	63
Ode IV . . . . .	»	71

UNE OMBRE ANCIENNE CHANTE (1966):

A Stéphan Mallarmé, à Valvins . . . .	pag.	77
L'île cimitière de Venise . . . .	»	79
Keats		
I . . . . .	»	81
II . . . . .	»	83
III . . . . .	»	85



## ODA A LA NOSTALGIA

No; no tiréis de mí, sombras perdidas; de mi lengua abierta,  
igual a un río.

No me busquéis así: apretando, entre las espesas horas, el  
desaliento.

Algunas vez me habréis visto volver del cuerpo, de las  
desventuras, antiguo como una palma, abatido por las  
lágrimas.

¿Dónde moráis, horas felices, luciendo los extremos y  
embellecidos ojos?

¿Dónde residen mis cabellos, mi cabeza de insaciable sueño?  
Hermosura crecida sin destino;

amapola sombría, verdor agrio.

¿Adónde erráis, invisibles días, cubiertos aún de luz — de  
desnudos cielos transparentes —,

con mi soledad brillante y desierta, con mis crecidos y  
dulces pensamientos,

delicia y memoria de la muerte?

¡Oh seres, delgados vientos de la desesperación,  
que sabéis de mí como de los pájaros, de las lucientes y  
movedizas hojas, de los felices ríos!

Vosotros me habéis visto crecer y angustiar para nadie los  
miembros,

y vivir — vivir — entre paredes, y caminar por la tierra  
como entre amigos.

Ya me veis: aliento escondido — desdeñosa ternura —,  
boca devuelta al vacío.

## ODE À LA NOSTALGIE

Non; ne me tirez pas, ombres perdues; ne tirez pas ma  
langue ouverte, pareille à une rivière.  
Ne me recherchez pas ainsi: serrant, dans les heures  
épaisses, le découragement.  
Parfois vous m'avez vu peut-être revenir de mon corps,  
revenir du malheur, antique comme un palmier,  
abattu par les larmes.  
Où demeurez-vous, heures du bonheur, avec vos jeux  
extrêmes et embellis?  
Où sont mes cheveux, ma tête au songe insatiable?  
O beauté grandie sans destin;  
sombre coquelicot, aigre verdure.

Où errez-vous, jours invisibles, recouverts encor de lumière  
— de ciels nus et transparents —  
avec ma solitude brillante et déserte, mes douces pensées  
qui avaient grandi,  
délice et mémoire de la mort?

O vous, vents déliés du désespoir,  
que savez-vous de moi comme des oiseaux, des feuilles  
brillantes et remuantes, des rivières heureuses!  
Vous m'avez vu grandir et affliger pour personne mes  
membres,  
et vivre — vivre — entre des murs, et m'avancer sur la  
terre comme au milieu d'amis.

Me voici: souffle court — méprisante tendresse —, bouche  
rendue au vide.

Pero aún, todavía, están vivos los árboles que vi, debajo  
de los cielos altos de la planicie;  
quizás algunos sentirán mi sombra pesar sobre las hierbas  
y recordarán de mí, como de una suave y larga  
tempestad perdida.

Quiero que no me miréis la cara ni volváis el lejano  
sentimiento. Las duras dudas.  
(Esta tarde unos ángeles volaban dentro de la muralla del  
otoño;  
yo los miraba hendir la atmósfera, separados; sus cuerpos  
desasían los frutos y las hojas secas,  
y vi cómo la noche les resbalaba por las faces, igual a una  
rama, desprendida, sin cubrirles las mejillas  
resplandecientes.  
Nadie me vió, acaso estuve solo — tal el cielo de muchos  
días — en las llanuras y sentí en mi ser el aire frío  
mover la nostalgia.)

¡Dónde estáis, días; sangre antigua, llama llena de flores!  
(Ellos no despertarán ni volverán nunca, ni sabrán ya de  
mí, como yo no sé de nadie,  
y de nada, hasta la ceguera  
más sola.)

Mi piel aún conserva el color árido de los arenales,  
y mi voz es sorda y honda como la de los seres cuyos  
nombres nacen en el desierto.

Pourtant ils sont encore, encor vivants les arbres que j'ai  
vus, sous les hauts ciels de la plaine;  
certains peut-être sentent encor mon ombre peser sur  
l'herbe, et peut-être se souviennent-ils de moi, comme  
d'une longue et douce tempête perdue.

Je veux que vous ne regardiez pas mon visage et que  
vous ne retourniez pas aux sentiments lointains.  
Insupportables doutes.  
(Ce soir des anges volaient dans la muraille de l'automne;  
moi je les regardais fendre l'atmosphère, séparément;  
leurs corps détachaient les fruits et les feuilles mortes,  
et j'ai vu comment la nuit glissait sur leurs faces, comme  
une branche, décrochée, sans couvrir leurs joues  
resplandissantes.)

Personne ne m'a vu; j'étais peut-être seul — comme le  
ciel de nombreux jours — sur les plaines et j'ai senti  
en moi l'air froid qui remuait la nostalgie.)

Où êtes-vous, jours; sang ancien, flamme pleine de fleurs!  
(Ils ne se réveilleront et ne reviendront jamais; sans  
doute ne me connaissaient-ils plus, comme moi je ne  
connais plus ni personne  
ni rien, jusqu'à l'aveuglement  
le plus solitaire.)

Ma peau conserve encor la couleur aride des sables,  
et ma voix est sourde et profonde comme celle des êtres  
dont les noms naissent dans le désert.

## ODA DEL AIRE Y DE LAS TORMENTAS

¿Dónde andáis, años en la muerte perdidos, largas horas?  
El viento de julio varea esta parte del sur, y estoy mirando  
mis manos y sintiendo  
cómo los cabellos me cubren la frente y los ojos,  
en inmenso desabrigo.  
Quizás ya no dude de nada o me importe poco el vivir  
oscuro sobre la tierra, en mi país.  
El viento inclina unos árboles hacia otros y los grandes  
pájaros pasan gritando, sin posarse.  
La braveza del aire lleva la fragancia de las violetas y las  
suaves hojas de «Los Talas».

Aquí me tenéis, días, dejados espacios; sin olvido, solitario.  
Tal vez nadie piense, en este instante, en mí, que  
permanezco igual a un ángel en la naturaleza.  
Límpido y absoluto como un horizonte sin cuerpos ni seres.  
¡Ignorante y melancólico!

Igual a Endimión quisiera estar dormido — la boca llena  
con la restallante lengua —, a la sombra de los cedros,  
de las perennes hojas;  
el alma fresca y no turbado el sueño por la memoria.  
Y entrar en las florestas donde aún hermosos pájaros  
despiden perfumes, como flores, y los árboles  
levantan lustrosas coronas al cielo.

## ODE DE L'AIR ET DES ORAGES

Où êtes-vous, années perdues dans la mort, longues heures?  
Le vent de janvier\* fouette cette partie du sud, et  
    cependant je regarde mes mains et ressens  
comment mes cheveux recouvrent mon front et mes yeux,  
dans un immense abandon.

Je ne doute peut-être plus de rien maintenant, ou bien cela  
    m'importe peu de vivre obscurément sur cette terre,  
en mon pays.

Le vent incline quelques arbres vers d'autres et les grands  
oiseaux passent en criant, sans se poser.

La furie de l'air emporte le parfum des violettes et les  
doucees feuilles de «Los Talas».

Me voici, jours, espaces délaissés; sans oubli, solitaire.  
Nul, peut-être, ne pense, en cet instant, à moi, qui  
    demeure pareil à un ange dans la nature.

Limpide et absolu comme un horizon sans corps et sans  
êtres. Ignorant et mélancolique!

Pareil à Endymion je voudrais être endormi — la bouche  
pleine de ma langue claquante — à l'ombre des  
    cèdres aux feuilles éternelles;

l'âme fraîche et le sommeil épargné par la mémoire.

Et entrer dans les bosquets où de beaux oiseaux dégagent  
    encore des odeurs, comme des fleurs, et où les arbres  
dressent vers le ciel de brillantes couronnes.

\* Juillet, dans l'hémisphère austral.

Y cazar detrás de la muerte las oscuras furias, las soberbias  
fases de la destrucción.  
Y al fin, saciado y desprendido, volver a mirar los héroes;  
los ríos colorados y los arrancados estandartes,  
y en las enneguecidas espadas, sobre la ceniza amarga,  
poner mi mano abierta y el guad de mis enojosas lágrimas.

El sur aprieta el viento contra la llanura y el pasto huele  
y se inclina hasta penetrar el suelo.

(Una vez quise que su aire y el mío,  
que mi lengua y la suya para siempre,  
para la vida y la muerte estuvieran  
juntos. Sin gratitud miro las nubes  
y el vuelo de los pájaros. Quizás  
mi dolor sea intenso o esté tan solo  
conmigo, diferente y terminado,  
entre mis tribus y muertas banderas.

Apartados, deshechos, asomados,  
vuelven los días con mis impacientes  
llamamientos, y nadie por mí, nadie,  
suspira. Huésped y cuerpo lejano  
me distinguen las voces y la luz  
de estos jardines. *Beata solitudo.*  
¡Oh si pudiese, detenido y ciego,  
atmósfera fugaz y adiós reunidos,  
desviarme en sed o invierno, con las flores!

Et chasser derrière la mort les obscures furies, les faces  
superbes de la destruction.  
Et à la fin, dépris et rassasié, de nouveau regarder les héros;  
les fleuves colorés et les étendards arrachés,  
et sur les épées aveuglées, sur la cendre amère,  
poser ma main ouverte, mes larmes désolées, mes larmes  
de colère.

Le sud presse le vent contre la plaine et l'on sent l'odeur  
des pâtures qui s'inclinent jusqu'à pénétrer le sol.

(Une fois j'ai voulu que son air et le mien,  
que ma langue et la sienne pour toujours,  
fussent réunis pour la vie et la mort.  
Sans gratitude je regarde les nuages  
et le vol des oiseaux. Peut-être  
ma douleur est-elle intense, ou bien  
suis-je seul avec moi, différent, achevé,  
entre mes tribus et mes drapeaux morts.

Ecartés, défaits, renaissants,  
reviennent les jours avec mes impatients  
appels, et personne pour moi, personne  
ne soupire. Hôte et corps lointain  
me distinguent les voix et la lumière  
de ces jardins. *Beata solitudo*.  
Si je pouvais, immobile et aveugle,  
atmosphère fugace et adieu réunis  
en soif ou en hiver me transformer avec les fleurs!



¡Eternidad, inútil obediencia!  
Quién supiera, inocente y sin espíritu,  
llevar el dulce pecho embellecido  
a nada, al invisible y frío aliento.  
Una vez quise que su voz remota,  
con la mía, en el tiempo y la memoria,  
quedaran para siempre, y siempre  
— en desierto rendido, en tierra o mar,  
o infierno duro —, en rama y flor, prendidas.

¡Vivir, ay palmas! Mi triste cabeza  
apoya entre mis largos y encerrados  
brazos, la frente y las ligeras venas.  
La sombra de mi voz aún, todavía,  
humedece mi piel sola, dulcísima,  
y las satisfechas penas de mi pecho,  
donde ciego y desnudo, memorable,  
se detiene su nombre del olvido.)

El temporal juega con las hebras de mi pelo y mis muertos  
trabajos.

¡Hasta dónde estoy sordo esta tarde, áspero! El viento  
empuja las nubes y arrastra algunas ramas por el  
monte.

Sí; si uno pudiera, llevado, andar por encima de los árboles;  
apresar la infinita frescura del aire entre las hojas  
altísimas.

y mirar más llanura y mayor abandono.

Eternité, inutile obéissance!  
Si je pouvais, innocent, sans esprit,  
porter mon doux cœur embelli  
au néant, aux doux souffle invisible.  
Une fois j'ai voulu que sa voix lointaine,  
avec la mienne, dans le temps et mémoire,  
demeure pour toujours, et toujours  
— en désert changé, en terre ou en mer,  
ou en dur enfer — de branche et de fleurs enlacées.

Vivre, palmes! Ma triste tête,  
entre mes longs bras refermés,  
appuie le front et ses veines légères.  
L'ombre de ma voix encore et toujours  
humidifie ma peau seule et très douce,  
et de mon cœur les peines satisfaites,  
où aveugle et nu, mémorable,  
son nom se sauve de l'oubli.)

L'orage joue avec les fils de mes cheveux et mes mortes  
fatigues.  
Jusqu'où suis-je sourd et âpre, ce soir! Le vent pousse les  
nuages, entraîne quelques branches sur la montagne.  
Que ne puis-je, porté, marcher par dessus les arbres;  
capturer l'infinie fraîcheur de l'air entre les feuilles  
très hautes,  
regarder plus de plaine, un plus grand abandon.

Todavía, aún, a pesar del ansia, vuelvo a ti por el  
sentimiento, la tempestad y el frío del agua en el  
campo.  
Sin virtud pienso en ti — interminable, en estos días solos  
— y en el perfume de tu cuerpo y en tus tendidos  
miembros.  
Habrá flores que te recuerden, palabras, cielos;  
lluvias como ésta, y vivirás sin alteración  
habiendo sucedido. *Quae est ista quae ascendit per  
desertum?*

Mi piel igual a los ríos que memoran sus piedras a orillas  
del mar,  
se atreve en la soledad a extrañarte y abatir las ternuras  
más altivas con palabras que sólo recoge la luz  
en estas paredes de otros siglos,  
y de otros seres.

¡Llueve! Y el viento combate dentro de la noche,  
sin mirar mis abiertas y vanas banderas.

*Los Talas, julio de 1945*

Encore et toujours, malgré l'angoisse, je reviens à toi  
poussé par l'émotion, l'orage et le froid de l'eau sur  
la campagne.

Sans vertu je pense à toi — interminable, en ces jours  
solitaires — et au parfum de ton corps et à tes  
membres étendus.

Il est des fleurs, sans doute, qui de toi se souviennent,  
des paroles, des cieux;  
des pluies comme celle-ci, et tu vivras sans altération  
qui soit survenue. *Quae est ista quae ascendit per  
desertum?*

Ma peau pareille aux fleuves qui évoquent leurs pierres  
sur le bord de la mer,  
dans cette solitude ose te regretter, et rabaisser les plus  
hautaines tendresses avec des mots que seule recueille  
la lumière  
sur ces murs d'autres siècles,  
et d'autres êtres.

Il pleut! Et le vent se bat dans la nuit  
sans regarder les bannières que je déploie en vain.

*Los Talas, juillet 1945*

*Acbevé d'imprimer  
dans la Tipo-Litografia Armena  
San Lazzaro degli Armeni  
Venezia  
au mois de décembre 1982*

---

La Collection Nadir, consacrée à la diffusion des poètes argentins, est créée et dirigée par Abel Posse.

Sans valeur commerciale.

· Couverture de Silvia Maddonni.